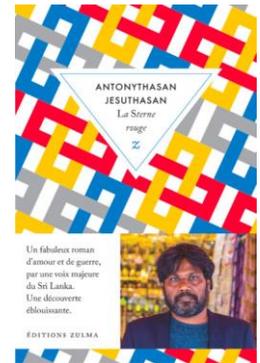


PRIX PIERRE-FRANÇOIS CAILLÉ DE LA TRADUCTION 2023

DOSSIER DE PRESSE

Léticia Ibanez reçoit le prix Pierre-François Caillé de la traduction 2023.

Le prix Pierre-François Caillé de la traduction 2023 a été décerné vendredi 24 novembre à Léticia Ibanez pour sa traduction du tamoul (Sri Lanka) de *La Sterne rouge* d'Antonythasan Jesuthasan, aux éditions Zulma.



« *Un livre coup de poing* », c'est la réponse unanime de deux des membres du jury du Prix Pierre-François Caillé, Agnès Debarge et Françoise Wirth, interrogées au sujet de *La Sterne rouge*. Cette fiction, qui s'inscrit dans une chronologie de faits réels, nous immerge dans la réalité du Sri Lanka, des années 1980 à nos jours : la guerre civile entre Cingalais bouddhistes et Tamouls hindous de 1983 à 2009, le tsunami de 2004 et les attentats du jour de Pâques en 2019.

Racontée à la première personne depuis les quatre murs sordides d'une geôle sri-lankaise, l'histoire d'Ala, surnommée *la Sterne rouge*, jeune femme et ex-combattante des Tigres tamouls, condamnée à une peine de 300 ans de prison, est mise en abyme par le narrateur auteur qui vient introduire et clôturer le récit.

De sa vie de petite fille où se mêlent de multiples saveurs, l'insouciance de la jeunesse, les croyances et traditions de son peuple, les horreurs du conflit ethnique qui oppose sa communauté tamoule à la communauté cingalaise, à son exil en Europe, en passant par sa tentative avortée d'attentat-suicide qui conduira à son arrestation, *La Sterne rouge* nous plonge, tête la première, dans une histoire composée de nombreuses emprises et faite de violences extrêmes, avec un réalisme cru, jusqu'à l'insoutenable.

« *On ne développe pas forcément de la sympathie pour la Sterne rouge, mais une forme d'empathie pour ce qu'elle est, pour son enfance. Son récit nous amène progressivement à concevoir la manière dont une personne, prise dans un engrenage, peut devenir un monstre et en venir à vouloir se faire exploser sur un pont* » souligne Agnès. La question des langues occupe également une place prépondérante dans cet ouvrage. Ala porte en elle l'héritage culturel et linguistique tamoul de ses ancêtres, a dû apprendre le cingalais pour pouvoir continuer ses études, et n'apprend à écrire en tamoul qu'à un âge avancé, reflet de l'utilisation des langues comme outil d'oppression sur les peuples minoritaires. Sa maîtrise à l'écrit du tamoul comme du cingalais la mènera d'ailleurs à devenir traductrice et son exil la conduira à apprendre une nouvelle langue : l'urövan.

« *Une lecture fascinante, saisissante, qui prend aux tripes, rendue dans une langue simple, imagée et très directe, sans complaisance ; un récit retranscrit dans un français impeccable et avec beaucoup de finesse par sa traductrice* », déclare Françoise, ce à quoi Agnès ajoute : « *en tant que traductrice littéraire du tamoul, Léticia Ibanez nous ouvre les yeux sur un autre monde* ».

Interview avec la lauréate, Léticia Ibanez

*SFT – Pouvez-vous nous parler de votre parcours ?
Comment êtes-vous devenue traductrice vers le tamoul ?
Quelle a été votre première expérience dans le secteur ?*

Léticia Ibanez – J’ai eu une formation littéraire classique. J’ai fait une khâgne, j’ai passé l’agrégation de lettres modernes, et puis j’ai repris des études de tamoul il y a 15 ans environ, de la première année jusqu’au doctorat. Quand j’ai rédigé mon mémoire de master 2 sur l’œuvre d’un styliste nommé La.Sa. Ramamritam, j’ai dû traduire de nombreux extraits pour fournir les exemples. C’est à ce moment que j’ai découvert à quel point j’aimais faire ce travail.



SFT – Ces études de tamoul, vous les avez entreprises au départ pour apprendre cette langue et sa littérature, et non dans le but de traduire, n’est-ce pas ?

Léticia I. – Tout à fait. Je souhaitais avant tout faire de la recherche et jusqu’à date récente, je le confesse, je lisais des œuvres du monde entier sans prendre la mesure du rôle du traducteur comme intermédiaire entre le texte-source et les lecteurs étrangers. Cela étant, je me souviens d’avoir été éblouie dans ma jeunesse par la traduction des poèmes de John Donne par Jean Fuzier et Yves Denis. Une telle virtuosité force le respect, même chez ceux qui ne s’intéressent pas spécialement à la traduction. Je me suis rendu du rôle du traducteur en tant qu’intermédiaire entre le texte source et les lecteurs étrangers, de l’importance de son travail essentiel malgré la méconnaissance qui entoure ce métier.

SFT – La Sterne rouge est-elle votre première traduction de roman ?

Léticia I. – Oui ! Avant ce projet, je n’avais traduit que des textes courts : une vingtaine de nouvelles de Mauni, l’auteur sur lequel j’ai fait ma thèse, une novella d’Imayam intitulée *Le Père*, qui a été publiée aux éditions Caractères, puis deux nouvelles pour le recueil *Nouvelles de l’Inde du Sud*, paru chez Magellan. Le projet était coordonné par Dominique Vitalios, une grande traductrice du malayalam, de l’anglais et de l’indonésien. C’est notamment grâce au travail fait avec Dominique, puis grâce à celui réalisé avec Laure Leroy (fondatrice et directrice des éditions Zulma) et Évelyne Lagrange (éditrice, responsable de la fabrication et de la coordination éditoriale chez Zulma) sur *La Sterne rouge*, que j’ai changé de posture. Avant cela, je traduisais pour un public d’indianistes, de fins connaisseurs des langues et cultures d’Asie du Sud. Les textes littéraires en traduction leur apportent un éclairage singulier sur un univers qu’ils connaissent déjà. C’est tout autre chose de traduire pour le grand public et à cet égard, Dominique et Laure sont vraiment deux rencontres essentielles.

Dominique et Laure sont vraiment deux rencontres essentielles pour moi. Travailler à leurs côtés m’a permis d’adopter le point de vue du lecteur francophone non spécialiste pour qui le seul accès au texte va être la traduction. Elles m’ont guidée, chacune à sa manière, pour faire en sorte que le lecteur non spécialiste entre le plus naturellement possible dans un univers très éloigné du sien. Il faut se demander ce que l’auteur aurait écrit s’il s’était exprimé en français. Dans les faits, quand on traduit du tamoul, cela revient à changer parfois les

structures des phrases, retravailler leur enchaînement et faire l'ellipse d'un certain nombre de compléments circonstanciels.

SFT – Justement, quelles sont les grandes différences linguistiques entre le tamoul et le français ? Qu'impliquent ces différences en matière de traduction ?

Léticia I. – Le tamoul est une langue qui s'accommode volontiers, comme beaucoup de langues indiennes, des répétitions. C'est aussi une langue dont la syntaxe est très éloignée de la nôtre, au sens où l'action principale se trouve à la fin de la phrase, après les compléments circonstanciels. Par exemple une phrase dont la traduction littérale serait : « *S'étant levé et ayant mangé son petit-déjeuner, il partit au travail* » capture tout un processus dont l'action principale est l'aboutissement. Mais en français, on ne peut pas multiplier les phrases comme celle-là !

SFT – Comment en êtes-vous venue à traduire ce roman, *La Sterne rouge* ? Est-ce vous qui avez trouvé ce texte puis l'avez proposé à l'éditrice ? Est-ce l'éditrice qui vous a contactée ?

Léticia I. – C'est une commande de Laure Leroy qui m'avait demandé au départ de traduire un autre roman d'Antonythasan Jesuthasan, *Box*, sur les lendemains de la guerre civile dans un village tamoul sri-lankais. C'était en 2019. Quelques mois plus tard, l'auteur a publié son quatrième roman, *Icca*. Laure a senti qu'il serait sans doute plus accessible au lecteur français. En lisant le livre, je me suis dit effectivement qu'*Icca* marcherait sans doute mieux que *Box*. Voilà comment ça a commencé.

SFT – ...Et c'est devenu *La Sterne rouge* ! Après avoir traduit plusieurs nouvelles et une novella, comment avez-vous abordé la traduction de votre premier roman ? Était-ce différent de vos précédentes expériences de traductrice ?

Léticia I. – Traduire un roman, c'était mon Graal et je n'en revenais pas qu'on m'ait confié un si beau texte. À cette époque, je n'avais aucune publication à mon actif, c'est-à-dire en un sens pas de légitimité avérée. Je sentais vivement la responsabilité qui était la mienne et l'angoisse, aussi, de ne pas bien la remplir.

SFT – Qu'est-ce qui a fait que Laure Leroy ait fait appel à vous pour traduire *La Sterne rouge* ? Vous connaissiez-vous auparavant ?

Léticia I. – J'ai rencontré Laure en 2017, au festival BO-VF de Gif-sur-Yvette, à l'occasion d'une table ronde sur les littératures tamoules. J'y intervenais en tant que doctorante, pour présenter la modernité littéraire tamoule. J'ai donc été très surprise que Laure m'appelle deux ans plus tard !

SFT – Vous avez mis un an et demi à traduire ce livre. En parallèle de vos activités de traductrice, vous exercez également en tant qu'enseignante à temps plein. Comment vous êtes-vous organisée pour mener à bien votre mission ?

Léticia I. – J'y ai consacré tout mon temps libre et toutes mes vacances. Tout mon temps personnel qui n'était pas consacré à la famille ou aux enfants allait à la traduction.

SFT – *La Sterne rouge* dépeint certaines scènes d'une extrême violence. La traduction de ce roman a-t-elle eu un impact psychologique sur vous, pendant tout le temps où ce texte vous a accompagnée, ou avez-vous réussi, finalement, à prendre une certaine distance par rapport à ce que vous traduisiez ?

Léticia I. – Les deux. La violence vous frappe de plein fouet quand vous découvrez le texte, mais c'est moins évident au fil des relectures. La répétition a pour effet de la banaliser. On travaille le texte comme un objet

esthétique, on se concentre sur la manière la plus juste de le traduire. Ce qui m'a beaucoup marquée, en revanche, c'est l'originalité des métaphores. Traduire *La Sterne rouge* m'a ouvert les yeux sur la beauté du style d'Antonythasan Jesuthasan, l'un des meilleurs écrivains tamouls de sa génération.

SFT – À propos de votre relation avec l'auteur, comment cela s'est-il passé ? Avez-vous pu lui poser toutes vos questions ? Et avez-vous reçu toutes les réponses attendues ?

Léticia I. – Antonythasan Jesuthasan a toujours été très disponible et serviable, même quand il était en tournage ou occupé par d'autres missions. Nous avons d'abord échangé par mail. Une fois le confinement terminé, nous nous sommes vus en personne. En plus de m'avoir expliqué certains passages dialectaux, il m'a fourni des éclairages précieux sur le déroulement de la guerre civile et la culture des Tamouls de l'est du Sri Lanka.

SFT – Malgré toutes les questions que vous avez pu poser à Antonythasan Jesuthasan et les réponses qu'il vous a apportées, y a-t-il eu certaines fois où vous vous êtes demandé si vous alliez réussir à rendre compte, le plus fidèlement possible, de tel ou tel passage ?

Léticia I. – Tout le temps ! Et je pense que je serais encore en train de refaire le travail s'il n'y avait pas eu de date butoir. Je dirais qu'un des grands défis posés par la traduction de ce texte était de rendre la variété des styles, car le roman offre une mosaïque de citations, authentiques ou inventées : des chansons populaires, politiques ou de *kuttu*, un tract guévariste, un extrait du Coran, un récit bourgeois... Et *last but not least*, il fallait parvenir à une narration aussi fluide que celle proposée par le texte original. Quand on traduit depuis une langue aussi différente que le tamoul, on est moins soumis à la tentation du calque. C'est un avantage et en même temps un défi en termes de reformulation.

SFT – Une fois la première version de votre traduction livrée, comment vous êtes-vous sentie ? Libérée ? Délivrée ?

Léticia I. – Libérée, délivrée pendant 24 h, parce que j'avais aussi des articles à écrire. Quelques mois plus tard, les épreuves sont arrivées. Cela m'a permis de revenir sur mon travail avec un peu plus de recul.

SFT – Comment s'est déroulé ce travail de correction d'épreuves ?

Léticia I. – Laure et sa collaboratrice, Évelyne Lagrange, m'ont renvoyé le texte avec des passages à reformuler voire à couper. Elles ont également attiré mon attention sur la nécessité d'adapter certains aspects du texte. En effet, un lecteur francophone peut se sentir accablé par la longueur des noms tamouls, par toutes les références culturelles, par l'exotisme des noms. Notre objectif était que ce foisonnement ne devienne pas un obstacle à la lecture. Par exemple, nous avons remplacé par des périphrases certains noms de lieux ou de personnages pourvus d'un rôle mineur dans l'intrigue. Ce travail sur les épreuves a été très formateur pour moi. J'ai adoré !

SFT – Comment vous êtes-vous sentie lorsque votre editrice vous a dit que vous étiez parvenus à la version finale ?

Léticia I. – Je me suis sentie libérée mais je m'étais juré de ne plus lire le texte pour ne pas avoir de regrets. Je me suis tenue à cette résolution jusqu'à ce qu'il faille faire la promotion du livre, en parler dans les festivals, dans les médiathèques... Là j'ai bien dû relire certains passages, notamment aux côtés de l'auteur, Antonythasan Jesuthasan, que j'ai accompagné sur plusieurs événements, en tant qu'interprète.

SFT – Si vous deviez résumer en quelques mots en quoi consiste le travail d’une traductrice, que diriez-vous ?

Léticia I. – Comprendre le texte écrit en langue originale et le faire comprendre le plus naturellement possible dans une autre langue, dans mon cas, le français.

SFT – Un dernier mot ?

Léticia I. – Les littératures contemporaines en langues indiennes sont un trésor dont quelques joyaux ont été rendus disponibles en français. Lisez Antonythasan Jesuthasan et Perumal Murugan (tamoul), Basheer (Malayalam), Gitanjali Shree (hindi) et Bhibhuti Bhushan Banerjee (bengali) !

Un prix qui met les traductrices et les traducteurs à l'honneur

Décerné depuis 1981 par la Société française des traducteurs (SFT) avec le concours de l'École supérieure d'interprètes et de traducteurs (ESIT), le prix Pierre-François Caillé de la traduction récompense chaque année un traducteur ou une traductrice qui débute dans l'édition (maximum trois ouvrages traduits et publiés au moment de l'appel à candidatures). Ce prix est doté de 3 000 euros.

Bernhard Lorenz, président du jury, rappelle la triple vocation du prix : *« récompenser un traducteur ou une traductrice de talent en début de carrière dans l'édition, attirer l'attention du grand public sur le métier de traducteur et contribuer à la reconnaissance de celui-ci. »*

À ce jour, cette distinction a récompensé 41 traductions de 19 langues sources dont l'anglais, l'espagnol, l'italien, mais aussi le turc, le japonais, le russe, le grec, le roumain, le néerlandais, le suédois, l'islandais, le chinois et en 2017, pour la première fois, l'allemand.

Le jury du prix est composé d'une quinzaine de traducteurs professionnels, en exercice ou retraités, dont plusieurs anciens présidents de la SFT et des enseignants en traduction. Ils ont cette année examiné douze livres, traduits du serbe, du grec, de l'albanais, de l'italien, de l'anglais (États-Unis), de l'espagnol, du catalan, du tamoul, du chinois (Taïwan) et de l'ukrainien.

Extrait de la traduction de Léticia Ibanez

Je n'oublierai jamais ce que j'ai ressenti la première fois qu'on m'a fait tirer. Senduri akka m'avait remis l'arme d'entraînement, un fusil AK-63. Chaque recrue pouvait utiliser six balles, en effectuant deux tirs à trois distances différentes de la cible.

L'assurance que j'avais ressentie en épaulant mon arme ; la sensation de stabilité, en plaçant le bras droit dans le prolongement de l'épaule et l'index sur la gâchette ; le calme, en alignant de l'œil droit l'aiguille du viseur sur la cible ; la détermination quand j'avais appuyé sur la gâchette ; l'excitation quand le recul de l'arme avait heurté mon épaule, tout mon être s'était affermi. Je me sentais devenir un être de soufre, de bruit et de feu.

Je ne me séparais jamais de mon fusil. Mon arme m'accompagnait partout, pour faire mes besoins, pour dormir, pour manger. Elle m'insufflait du courage, éclairait mon âme, comblait de sérénité chaque particule de mon corps. Voilà pourquoi je l'avais appelée Kurali.

La Kurali femelle accomplit des miracles. Cette démonsse nous est invisible, à moins de nous humecter les yeux avec des larmes de loris. Dans ce cas, le charme opère jusqu'à l'évaporation des larmes. La nuit, la Kurali sort, sa baguette magique à la main, pour boire à la rivière. On aura pris soin de placer sur sa route un petit animal orphelin, un chiot ou un chaton par exemple.

Dès qu'elle voit le petit affamé, la Kurali dépose sa baguette par terre et prend l'animal pour lui donner le sein. Il faut profiter de ce moment pour subtiliser la baguette, qui lui est indispensable pour sa magie. Quand elle a fini d'allaiter, la démonsse la cherche, la voit dans nos mains et se met à nous suivre en nous suppliant de la lui rendre. Il faut accepter à condition de garder la moitié de la baguette avec le pouvoir dont elle chargée. La Kurali nous invite alors à débattre. Je garde toujours en mémoire un passage du récit que l'ouvrier Muttambi nous avait fait de ses entretiens avec la démonsse :

- Dis-moi, vieux Padumar ! L'esprit et l'âme sont-ils identiques ?*
- Ce sont deux choses distinctes. L'esprit s'éteint, l'âme non. L'âme ne connaît ni la naissance ni la mort. L'univers des noms et des formes n'est pas le sien. Elle ne tue personne et nul ne peut la tuer.*

Derniers communiqués de presse publiés sur le sujet

2023-12-XX : [Léticia Ibanez, lauréate du prix Pierre-François Caillé de la traduction 2023](#)

2023-11-24 : [Discours de remise du prix Pierre-François Caillé 2023](#)

2023-11-21 : [Les ouvrages en lice pour le Prix PFC 2023 \(4/4\) – *La vie tumultueuse de Mary W.*](#)

2023-11-20 : [Les ouvrages en lice pour le Prix PFC 2023 \(3/4\) – *Les Yeux de l’océan*](#)

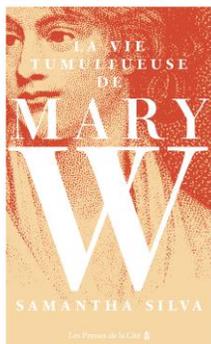
2023-11-17 : [Les ouvrages en lice pour le Prix PFC 2023 \(2/4\) – *Le Pion*](#)

2023-11-16 : [Les ouvrages en lice pour le Prix PFC 2023 \(1/4\) – *La Sterne rouge*](#)

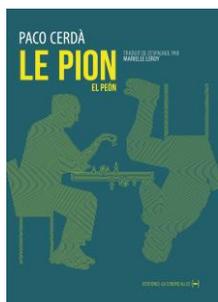
2023-07-17 : [Sélection 2023 du prix Pierre-François Caillé de la traduction](#)

Finalistes du prix Pierre-François Caillé de la traduction 2023

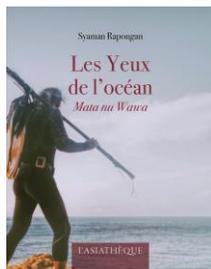
Outre Léticia Ibanez pour sa traduction du tamoul (Sri Lanka) de *La Sterne rouge* de Antonythasan Jesuthasan (Éditions Zulma), d'autres traducteurs et traductrices avaient été retenus par le jury du prix Pierre-François Caillé pour l'édition 2023 :



Charlène Busalli, pour sa traduction de l'anglais (États-Unis) de *La vie tumultueuse de Mary W.*, de Samantha Silva, aux Presses de la Cité.



Marielle Leroy, pour sa traduction de l'espagnol de *Le Pion*, de Paco Cerdà, aux éditions La Contre Allée.



Damien Ligot, pour sa traduction du chinois (Taiwan) de *Les Yeux de l'océan* de Syaman Rapongan, aux éditions L'Asiathèque.

Le soutien de la DGLFLF

« Pour la DGLFLF, le prix Pierre-François Caillé permet de donner un coup de projecteur sur l'activité de traduction et le métier de traducteur. Notre soutien de longue date, s'est poursuivi en 2016 par une contribution à la création d'un site internet dédié (prixcaille.fr) et à l'élaboration d'une identité visuelle.

La DGLFLF a en effet pour mission de promouvoir la diversité linguistique, et le traducteur est un maillon essentiel de la préservation de cette diversité. Car une langue n'est pas seulement un outil de communication, mais chaque langue est aussi une vision du monde : chaque langue donne une façon différente de construire le sens, une clé différente d'interprétation du monde. De ce fait, choisir une langue unique serait opter pour une pensée uniforme. Comme dirait Karl Kraus dans ses aphorismes : "la langue est la mère, et non la fille, de la pensée ». C'est le traducteur qui nous permet, grâce à la magie de la traduction, de passer d'un monde à l'autre et de préserver la diversité de la pensée humaine et des expressions culturelles. Soutenir la traduction est donc un enjeu de biodiversité culturelle et intellectuelle." »

Gaïd Evenou

Cheffe de la mission Langues de France et Outre-mer de 2016 à avril 2019, DGLFLF

Lancé officiellement lors de la remise du prix 2017, le [site prixcaille.fr](http://site.prixcaille.fr) permet de retrouver la liste des lauréats depuis la création en 1981, les membres qui constituent le jury, ainsi que le règlement du prix.



Prix Pierre-François Caillé de la traduction

Accueil

Traducteur-trices

Éditeur-trices

Lauréat-es

Œuvres sélectionnées ▾

Règlement

Jury

Presse

Galerie ▾

Présentation

Comment vibrer, pleurer, se passionner en lisant des œuvres du monde entier, fiction ou non-fiction, sans l'aide d'une traduction ? C'est mission impossible !

Si l'on pense aux livres qui nous ont marqués, le français n'est pas toujours, loin s'en faut, leur langue d'origine.

Fondé en 1981, le prix Pierre-François Caillé de la traduction, en récompensant un traducteur ou une traductrice en début de carrière dans l'édition, vise à encourager les talents.

La prochaine remise du prix Pierre-François Caillé de la traduction aura lieu :

- 18 novembre 2022
- ESIT - Campus Nation, 8 avenue de Saint-Mandé – 75012 Paris
- Inscription obligatoire : secretariat@sft.fr 

À propos de la SFT

Syndicat professionnel créé en 1947, la Société française des traducteurs (SFT) rassemble, informe et soutient les traducteurs, traductrices et interprètes, défend leurs intérêts, et met en lumière leur savoir-faire. Ses commissions représentent les nombreux visages et réalités des métiers de la traduction et de l'interprétation. Indépendants, salariés, experts judiciaires, traducteurs techniques, rédactionnels ou littéraires, interprètes de conférence, enseignants et chercheurs, étudiants ou encore retraités, les plus de 1 600 membres de la SFT sont tous signataires d'un code de déontologie.

Premier groupement de professionnels du secteur en France, le syndicat forme une interface naturelle avec les donneurs d'ordre, les pouvoirs publics et des organismes tels que la CIPAV, le FIF PL ou l'AFNOR. La SFT est membre fondateur de la Fédération internationale des traducteurs (FIT) et membre de l'Union nationale des professions libérales (UNAPL).

Œuvrant à la professionnalisation et à la spécialisation des praticiens, la SFT propose tout au long de l'année des événements variés, ainsi que des formations via sa filiale SFT Services, sur l'ensemble du territoire français, et publie sur des thèmes riches.

Le syndicat entretient également des liens étroits avec ses associations sœurs, d'éminents partenaires institutionnels, ainsi qu'avec les écoles et universités qui forment les traducteurs et interprètes de demain.

www.sft.fr

À propos de l'ESIT

L'École Supérieure d'Interprètes et de Traducteurs (ESIT) a été fondée en 1957. Actuellement rattachée à l'Université Sorbonne nouvelle – Paris 3, elle délivre trois masters professionnels accessibles aux titulaires d'une licence, quelle qu'en soit la spécialité : [Interprétation de conférence](#), [Traduction éditoriale, économique et technique](#), et [Interprétation en langue des signes française](#). L'ESIT prépare en outre au [master 2 Recherche](#) et au [Doctorat en Traductologie](#).

De par la dimension professionnelle de ses formations, l'ESIT se démarque nettement des filières de langues : les cursus qu'elle propose sont ouverts à des étudiants ayant des profils très divers – pour plus de la moitié étrangers – dans une trentaine de combinaisons linguistiques. Les enseignants sont des praticiens confirmés de la traduction ou de l'interprétation. Ses formations répondent à des besoins avérés du marché, tant en traduction qu'en interprétation de conférence ou interprétation LSF. À leur sortie de l'École, les diplômés s'intègrent très rapidement dans la vie professionnelle et exercent en libéral ou comme salariés au sein d'entreprises industrielles ou commerciales, du secteur public ou associatif et des organisations internationales, en France et à l'étranger.

La réputation de l'ESIT auprès des professionnels comme des chercheurs en traductologie dépasse largement les frontières de l'Hexagone. Elle s'est forgée sur une démarche pédagogique originale fondée sur la « Théorie interprétative de la traduction », également appelée « École de Paris » à l'étranger. L'ESIT entretient par ailleurs des relations étroites avec nombre d'institutions et établissements étrangers pour favoriser les échanges d'étudiants et d'enseignants. Elle contribue ainsi à la diffusion de bonnes pratiques d'enseignement et d'exercice des métiers d'interprète et de traducteur à l'échelle européenne et internationale.

[Présentation de l'école](#)

À propos du prix Pierre-François Caillé de la traduction

Fondé en 1981 et doté de trois mille euros, le prix Pierre-François Caillé de la traduction est décerné par la Société française des traducteurs (SFT), avec le concours de l'École supérieure d'interprètes et de traducteurs (ESIT) de l'Université Sorbonne nouvelle Paris 3. Il a été instauré en mémoire de Pierre-François Caillé (1907-1979), président d'honneur de la SFT – dont il fut l'un des créateurs – et président fondateur de la Fédération internationale des traducteurs (FIT). Ce pionnier s'est illustré dans presque tous les métiers de la traduction : doublage, sous-titrage, traduction littéraire et interprétation. Il a notamment traduit de l'anglais le roman de Margaret Mitchell *Autant en emporte le vent* et assuré le doublage du film qui en a été tiré. Si ce prix lui rend hommage, il a surtout pour vocation d'attirer l'attention du grand public sur le métier de traducteur et de contribuer à sa reconnaissance, en distinguant un traducteur en début de carrière dans l'édition.

www.prixcaille.fr



Siège : SFT – 19 boulevard Marie et Alexandre Oyon – 72100 Le Mans
Téléphone : 02 43 18 10 99 – E-mail : secretariat@sft.fr – www.sft.fr